

'EST ARRIVÉ

dessus. Je me sens
-il une fois encore.
este, je le vis assis
ait déjà couvert de
affaire d'El Popular.
bonne humeur et
gaie. Lev Davidovitch
puis assez longtemps

sa fin. » Ainsi disait l'ancien moine Pi-
men dans le drame de Pouchkine « Bor-
ris Godounov », lorsqu'il relatait les
mauvaises actions du tsar Boris.

Lev Davidovitch menait une vie sem-
blable à celle d'un prisonnier ou d'un
ermite, avec cette différence que dans
sa solitude il ne donnait pas une sim-

plément. Lev Davidovitch fut aussi ex-
trêmement touché par un présent que
nous firent des amis américains après
l'attentat du 24 mai. C'était une veste
à l'épreuve de balles, une sorte de cot-
te de mailles des anciens temps. Alors
qu'un jour je l'examinais, je pensais
qu'il aurait été bon d'avoir quelque chose
pour la tête. Lev Davidovitch insista
pour que le camarade de garde au poste
le plus important portât cette veste
à chaque fois. Après l'échec essuyé par
nos ennemis dans l'attentat du 24 mai,
nous étions absolument persuadés que
Staline ne s'arrêterait pas là, et nous
nous préparions en conséquence. Nous
savions aussi qu'une méthode d'attaque
différente serait employée par le Gué-
péou. De même, nous n'excluons pas
la possibilité d'un coup porté par un
« individu isolé » envoyé secrètement
dans nos rangs et stipendié par le Gué-
péou. Mais ni une veste à l'épreuve de
balles, ni un casque n'auraient été des
sauvegardes suffisantes. Il était impos-
sible d'appliquer de telles méthodes de
défense jour après jour. Il était impos-
sible de transformer une vie entière en
une continue auto-défense. car, dans
ce cas la vie elle-même perd toute sa
valeur.

Natalia TROTSKY

se à laquelle il
savait que ce n'é-
nais dans les der-
lait en douter plus
nt ; ce jour nous
le commencement
son état physique.
re mine. De temps
légèrement la por-
nnger et le voyais
bituelle, penché sur
à la main. Je me
se : « Une histoire
et mon écrit est à

ple description chronologique des évé-
nements mais menait une lutte passion-
née et indomptable contre ses ennemis
idéologiques.

Malgré la brièveté de ce jour-là, Lev
Davidovitch avait jusqu'à cinq heures
de l'après-midi dicté au dictaphone
plusieurs fragments de son article sur
la conscription aux U.S.A. et environ
cinquante courtes pages de son travail
de démasquage d'El Popular. C'est-à-di-
re des machinations de Staline. C'était
pour lui un jour d'équilibre physique et
spirituel.

Jacson apparaît

les primes le thé en-
bitude. A cinq heu-
cinq heures et de-
lcon et vis Trotsky
d'une cabane à la-
en train de nourrir
de lui se tenait une
Ce n'est que lors-
apeau et s'avanca
le reconnus. C'était

en réalité quelques phrases — confus
et sans grand intérêt. Je lui ai suggéré
quelques idées. Nous verrons.

Et il ajouta :
— Hier, il ne ressemblait pas du tout
à un Français. Tout à coup, il s'est as-
sis sur mon bureau et garda son cha-
peau sur la tête tout le temps.
— Oui, c'est curieux, dis-je étonnée.
Il ne porte jamais de chapeau.

— Cette fois-là il portait un chapeau,
répondit Lev Davidovitch, et il n'insista
pas sur le sujet. Il parlait d'une manière
indifférente. Mais j'étais déconcer-
tée ; il me semblait qu'à cette occa-
sion, il avait entrevu quelque chose de
nouveau au sujet de « Jacson », mais
qu'il n'en avait pas encore tiré de con-
clusion, ou plutôt qu'il n'était pas pres-
sé de le faire. C'est à la veille du crime
que nous eûmes cette brève conversa-
tion.

Portant un chapeau. Un manteau sur
le bras. S'assoit sur la table — tout
cela n'était-il pas une répétition ? Il
le fit pour être plus assuré et plus pré-
cis dans ses mouvements le lendemain.
Qui aurait pu le suspecter cependant ?
Cela nous embarrassait tout au plus.
Qu'il aurait pu prévoir que le jour du
29 août, si ordinaire, serait d'une aussi
fatale importance ? Rien n'annonçait
un mauvais augure. Depuis l'aube, le so-
leil brillait, comme toujours dans ce
pays, illuminant la journée entière. Les
fleurs s'épanouissaient, et l'herbe du
jardin faisait un fond de laque. Cha-
cun vaquait à ses propres occupations,
tout le monde s'ingéniant à faciliter la
tâche de Lev Davidovitch. Combien de
fois, au cours de cette journée, il gravit
les marches basses de ce balcon, et
marcha dans cette pièce, et s'assit sur
cette même chaise, derrière son bureau...
Tout ceci était si naturel et si coutu-
mier, et, en raison de cette familiarité,
semble maintenant si terrible et si tra-
gique. Personne, pas un seul d'entre
nous, pas même lui ne pouvait pressen-
tir le désastre imminent. Et, sous cette
incapacité, une sorte d'abîme se creu-
sait. Au contraire, la journée entière
fut des plus tranquilles. Lorsque Lev Da-
vidovitch se rendit dans le patio, l'après-
midi, et je l'aperçus tête nue sous un
soleil brûlant, je m'empressais de lui
porter son chapeau blanc pour protéger
sa tête. Pour le protéger du soleil... et
à ce moment-là déjà une mort terrible
le menaçait. A ce moment-là, nous ne
soupçonnions pas les arrêts du destin,
et le désespoir ne nous déchirait pas le
cœur.

» Je me souviens que lorsque le sys-
tème d'alarme fut installé par nos amis
dans la maison, le jardin et le patio,
et que les postes de garde furent dési-
gnés, j'attirai l'attention de Lev Davidovitch
sur le fait qu'un garde devrait
être posté à sa fenêtre. A ce moment-là,
cela me sembla réellement indispensable.
Mais Lev Davidovitch objecta que cela
nécessiterait d'augmenter la garde pour
la porter à dix hommes, et que cela dé-
passait nos possibilités, tant du point de
vue argent que du point de vue du
nombre de camarades pouvant être mis
à la disposition de notre organisation.
Un garde à la fenêtre ne l'aurait pas
sauvé dans ce cas particulier. Mais le
fait qu'il n'y en eût pas me causait du

L'assassinat

Comme « Jacson » et moi nous appro-
chions de Lev Davidovitch, ce dernier
adressa la parole en russe : « Tu sais,
il attend que Sylvia vienne nous ren-
dre visite. Is s'en vont ce soir. » C'était
de sa part suggérer que je les invite à
prendre le thé, sinon même à dîner.
— Je ne savais pas que vous aviez
l'intention de partir demain, et que vous
attendez Sylvia ici-même.

— Oui... oui... j'avais oublié de vous
le dire.

— C'est regrettable que je ne l'aie
pas su, j'aurais pu envoyer quelques pe-
tites choses à New York.

— Je peux revenir demain à une heu-
re.

— Non, non, je vous remercie. Cela
nous gênerait de part et d'autre.

Et me retournant vers Lev Davidovitch,
je lui expliquai en russe que j'avais
déjà invité « Jacson » à prendre
le thé, mais qu'il avait refusé, se plai-
gnant de ne pas se sentir bien, ayant
terriblement soif et ayant seulement
demandé un verre d'eau. Lev Davidovitch
le regarda attentivement et lui dit d'un
ton de reproche : « Votre santé est à
nouveau en mauvais état, vous semblez
malade... Ce n'est pas sérieux. »

Il y eut une pause. Lev Davidovitch
répugnait à s'arracher à ses lapins et li-
re un article ne lui plaisait guère. Ce-

pendant, il se reprit et dit : « Bien,
qu'en dites-vous allons-nous voir votre
article ? »

Il ferma les cabanes avec soin, et en-
leva ses gants de travail. Il faisait très
attention à ses mains, étant donné que
la plus petite égratignure l'irritait, en
raison de son travail d'écrivain. Il pre-
nait toujours soin de sa plume et de
ses doigts. Il brossa sa blouse bleue, et
lentement silencieusement, commença
à marcher vers la maison, accompagné
de « Jacson » et de moi-même. Je les
accompagnai jusqu'à la porte du bureau
de Lev Davidovitch ; la porte se ferma
et j'allai dans la pièce voisine...

Trois ou quatre minutes au plus s'é-
taient écoulées lorsque j'entendis un cri
terrible, à fendre l'âme, sans réaliser
qui avait pu crier de la sorte. Je me précipitai
dans la direction d'où venait ce
cri. Entre la salle à manger et le bal-
con sur le seuil, à côté de la porte du
poste, et s'appuyant sur elle se tenait...
Lev Davidovitch... Son visage était cou-
vert de sang, ses yeux, sans ses lunettes,
étaient d'un bleu aigu, ses bras pen-
daient.

— Qu'est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé ?

Je l'entourai de mes bras, mais il ne
répondit pas immédiatement. Une pen-
sée me traversa l'esprit : peut-être quel-
que chose était tombé du plafond
— on faisait quelques réparations à cet
endroit-là — mais pourquoi était-il là ?

Puis il me dit calmement, sans indi-
gnation, sans animosité, sans colère :
« Jacson ! » Lev Davidovitch dit ceci
comme s'il voulait dire : « C'est arri-
vé. » Nous fimes quelques pas, et Lev
Davidovitch, aidé par moi, s'étendit à
terre sur le petit tapis.

— Natacha, je t'aime. » Il me dit ce-
la d'une façon si inattendue, si grave-
ment, presque avec sévérité, que, affai-
blie par le choc précédent, je me pen-
chais sur lui.

— O... O... personne, personne ne doit
être autorisé à te voir sans avoir été
fouillé.

Plaçant avec précaution un coussin
sous sa tête brisée, je tenais un mor-
ceau de glace sur sa blessure, et essu-
yais le sang qui couvrait son visage avec
un morceau de coton...

— Sieva doit être tenu à l'écart de
tout cela...

Il parlait avec difficulté, peu claire-
ment, mais me semblait-il, sans en avoir
conscience.

— Tu sais, en entrant là — ses yeux
indiquaient la porte de son bureau... je
sentis... compris ce qu'il voulait faire...
Il voulut me frapper... une seconde fois,
mais je ne l'ai pas laissé faire ; il
parlait calmement, tranquillement, la
voix brisée.

« Mais je ne l'ai pas laissé faire. »
Il y avait un ton de satisfaction dans
ces mots. Au même moment, Lev Davi-
dovitch se tourna vers Joe et s'adressa
à lui en anglais. Joe était agenouillé
sur le plancher, comme moi, juste en
face de moi, de l'autre côté de lui. J'es-

sayais de saisir les mots, mais n'y par-
venais pas. A ce moment je vis Charlie,
le visage blanc comme de la craie, re-
volver en main, se ruant dans le bureau
de Lev Davidovitch.

— Que fait-on de celui-là ? deman-
dais-je à Lev Davidovitch. Ils vont le
tuer.

— Non... il ne faut pas le tuer, on
doit l'obliger à parler, répondit Lev Da-
vidovitch, articulant les mots lentement
et avec difficulté.

Une sorte de plainte pathétique vint
soudain à nos oreilles. Je regardais Lev
Davidovitch avec perplexité. Avec un
mouvement d'yeux à peine perceptible,
il indiqua la porte de son bureau et dit
avec condescendance : « C'est lui... Est-
ce que le docteur est arrivé ? »

— Il va être là dans une minute
maintenant... Charlie a pris une voiture
pour aller le chercher.

Le docteur arriva, examina la blessu-
re, et déclara avec agitation que ce
« n'était pas grave ». Lev Davidovitch
accepta cela calmement, comme s'il n'é-
tait pas possible dans ces moments-là
de s'en remettre à un autre jugement
que celui d'un médecin. Mais, se tour-
nant vers Joe, et montrant son cœur, il
lui dit en anglais : « Je le sens là... Cet-
te fois-ci, ils ont réussi », cela pour
épargner ma douleur.

Les dernières heures

Maintenant il était étendu sur le lit.
Silencieusement les docteurs exami-
naient la blessure. Sur leur ordre, une
sœur commença à lui raser les cheveux.
Je restais à la tête du lit. Souriant im-
perceptiblement, Lev Davidovitch me
dit : « Vois, nous avons aussi trouvé un
coiffeur... »

Il continuait à m'épargner. Ce jour-
même nous avions parlé de la nécessité
de faire venir un coiffeur pour lui cou-
per les cheveux, mais nous ne nous en
étions pas occupés. A présent, il me le
rappelait.

Je restais debout à la tête du lit, te-
nant un morceau de glace sur la bles-
sure, et surveillant attentivement. Ils
commencèrent à le déshabiller ; pour
ne pas le déranger, sa blouse de travail
fut coupée avec des ciseaux. Le docteur,
poliment, lançait de fréquents coups
d'œil à la sœur, comme pour l'encoura-
ger ; ensuite, ce fut le tour de la veste,
puis de la chemise. La montre fut en-
levée de son poignet. Ils commençaient
à enlever les derniers vêtements sans
les couper, lorsqu'il me dit : « Je ne veux
pas qu'ils me déshabillent... Je veux que
ce soit toi qui le fasses. » Il dit cela
presque distinctement, seulement triste-
ment et gravement.

Ce furent les derniers mots qu'il me
dit. Lorsque j'eus fini je me penchais
sur lui et touchais ses lèvres avec les
miennes. Il me répondit : « Encore... »
et encore il répondit. Et encore une fois.
Ce fut notre dernier adieu. Mais nous
ne le savions pas.

Lourdes peines à de jeunes communistes polonais

Nous avons publié, dans notre numéro
de juin, l'article du correspondant du
Monde, M. Tatu, du 26 mai, annonçant les
arrestations de plusieurs jeunes en Polo-
gne pour des raisons politiques. Ils étaient
accusés entre autres choses, d'avoir émis
un programme basé en partie sur des cri-
tiques soulevées par Trotsky contre le
système stalinien.

Nous n'avons obtenu que des informa-
tions limitées sur cette affaire. Il sem-
ble toutefois que les idées contenues dans
le document de ces jeunes communistes
polonais seraient plus proches des concep-
tions trotskystes que celles de Djilas, con-
trairement à ce qui a été dit par le cor-
respondant du Monde. D'autres informa-
tions ont paru dans le New York Times
du 30 juillet (édition internationale), sous
la signature de son correspondant parti-
culier, David Halberstam. Si l'on en croit
ce rapport, le pouvoir en Pologne — sem-
blable à celui des autres pouvoirs bureau-
cratiques dans les Etats ouvriers — consi-
dère qu'avoir des divergences politiques et
les faire connaître... est un privilège poli-
tique !

On ne peut pas ne pas relier les efforts
de ces jeunes communistes à ceux d'au-
tres jeunes dans les pays capitalistes vers
un renouveau du marxisme. En ce 25^e
anniversaire de l'assassinat de Léon
Trotsky, nous rendons hommage à ces
jeunes communistes polonais, continua-
teurs du parti de Rosa Luxembourg et
pionniers du renouveau communiste. Au-
cune répression ne pourra à présent dé-
truire ce qu'ils ont entrepris.

Voici le texte de l'article de David Hal-
berstam paru dans le New York Times :

L'arrestation et la condamnation d'un
jeune assistant de l'Université de Varsovie
a souligné l'un des dilemmes auquel doit
faire face le parti polonais avec sa jeu-
nesse.

L'assistant, Karol Modzelewski et un
étudiant diplômé furent condamnés res-
pectivement à 3 ans et demi et 3 ans de
prison pour avoir distribué des écrits que
l'Etat a jugé faux et nocifs. M. Modzelew-
ski, fils du défunt Zygmunt Modzelewski,
ministre des affaires étrangères de 1947 à
1951.

Le jeune Modzelewski, assistant en phi-
losophie à l'Université était membre du
parti.

Son cas est significatif parce qu'il arrive
à un moment où le parti ressent le man-
que d'enthousiasme politique de la jeu-
nesse. Mais cette affaire illustre aussi
l'extrême sensibilité à tout ce qui remet
en cause les doctrines actuelles, à toutes
sortes de discussions et de débats, qui
peuvent exciter et attirer les jeunes vers
la politique.

On a dit que M. Modzelewski était le
chef d'un petit groupe de membres du
parti, principalement des assistants et
des étudiants à l'université. D'autres ont
été arrêtés pour cette affaire et seront
peut-être jugés plus tard.

Certaines sources ont dit que M. Modze-
lewski était un militant jeune et ardent.
Il était en Italie en 1963 et s'intéressa
à quelques-unes des idées débattues dans
le P.C. italien et à la façon dont se me-
naient les débats.

Il pensa que cette sorte de débat était
ce dont avaient besoin les jeunes du Parti
communiste polonais.

A son retour, avec plusieurs collègues

du Parti, il commença à parler et écrire
sur de nombreux problèmes politiques,
sociaux et économiques qui se posaient en
Pologne. La conviction qu'il fallait des
débat plus nombreux dans le parti était
implicite dans leurs conversations.

On a dit qu'aucun thème particulier ne
dominait dans leurs points de vue ; ils
s'étendaient du révisionnisme dans cer-
tains domaines à des appels à une collec-
tivation plus poussée dans l'agriculture.

Ces points de vue ont circulé unique-
ment à l'intérieur du groupe étudiant du
parti. Malgré cela M. Modzelewski et son
groupe furent sanctionnés par le parti
à l'automne dernier. Ils ont été exclus
du Parti et furent menacés d'être suspen-
dus de leurs postes dans l'Université.

M. Modzelewski et ses amis ont néan-
moins continué à discuter et à émettre
leurs idées l'hiver dernier, cette fois-ci à
l'extérieur du parti.

Au printemps, M. Modzelewski et plu-
sieurs autres furent arrêtés et, la semaine
dernière, le gouvernement a annoncé que
M. Modzelewski avait été condamné à
3 ans et demi de prison et son collègue
Jacek Huron à 3 ans. On estime que ces
condamnations sont lourdes.

Dans ces condamnations il y a un aver-
tissement implicite aux étudiants et aux
assistants de l'Université pour qu'ils fas-
sent attention à leurs divergences. Mais
selon certaines sources, il s'agit aussi d'un
avertissement aux fils et aux filles des
hauts fonctionnaires pour leur faire sa-
voir que le gouvernement n'a pas l'in-
tention d'accorder des privilèges politi-
ques en arison de leur origine pas plus
qu'il ne tient à accorder des privilèges
économiques pour cette raison.